

Giorgio Strehler, préface à *L'illusion comique* (1987)

Le metteur en scène italien Giorgio Strehler (1921-1997) évoque les perspectives qui ont guidé sa mise en scène de *L'illusion comique* au théâtre de l'Odéon à Paris, en 1984. Strehler, qui a choisi le texte original de 1639, mais a adopté le titre de 1660, *L'illusion*, utilise une comparaison avec une autre pièce du répertoire, *La Tempête* de Shakespeare, pour expliquer son interprétation de l'oeuvre de Corneille.

Rien n'est resté hors de notre responsabilité, de notre histoire, pas même cette illusion de Corneille, choisie pour inaugurer le théâtre de l'Europe, et qui ouvre maintenant sa seconde saison. Ce spectacle, lui aussi, naît peut-être de l'illusion que le travail de théâtre puisse encore servir à quelque chose pour l'homme. [...]

L'iridescence¹ de la poésie et le mystère de l'homme ne peuvent pas être approchés de trop près. Aussi suffirait-il de restituer un peu de cette noncouleur, de cette lumière-ombre, de cette musique-silence du chef-d'œuvre qui émanent de *L'illusion* de Corneille pour accomplir pleinement notre devoir d'interprètes et d'artistes. Pour le reste, avons-nous simplement réussi à donner aux gens au moins une étincelle de ce que nous avons cru comprendre et voir dans *L'illusion* ? Rarement une entreprise s'est révélée plus difficile, plus tourmentée. Une, plus que les autres, me revient à l'esprit : *La Tempête* de Shakespeare. Dans cette oeuvre nous nous trouvons devant une tragédie cosmique, nous sommes devant la profondeur abyssale des sentiments des hommes, devant l'ambiguïté suprême de l'Amour humain. Dans l'île de *La Tempête*, nous découvrons l'histoire du monde, de l'esclavage, de la liberté avec celle du théâtre. Dans *L'illusion* on avance dans la pénombre des âmes, images de quelque chose d'autre, projetées sur les murs d'une caverne (celle de Platon ?) ; on parle plus bas, et l'on murmure des choses grandissimes sur les hommes, les femmes, la vie, l'être et le paraître, et l'on parle aussi de l'histoire du théâtre, du théâtre comme instrument de connaissance et comme moyen " plus vrai " pour exister. Dans *La Tempête*, nous sommes devant le mystère de la lumière du premier jour de la création ; dans *L'illusion*, devant le mystère, dans le brun-violet d'un contre-jour, d'un contre-monde, d'un ultime coucher de soleil, ou de quelque nuit illuminée par une lune invisible. Ce n'est pas un hasard pour nous, si Corneille a imaginé ou voulu son illusion comme un spectacle " nocturne " d'ombres.

Mais les deux oeuvres contiennent la même tension, on y trouve la même touche de génie, toujours imprévisible et bouleversante. Je crois vraiment que Corneille, dans sa maturité, à la fin de son histoire, a regardé son " étrange monstre " juvénile, comme il définit *L'illusion*, avec une sorte d'étonnement, peut-être avec de la peur ou de la nostalgie, sûrement avec une lucidité extrême et qu'en toute conscience, il a enlevé l'adjectif comique pour laisser sa force au mot illusion. Je crois que le poète en revoyant son oeuvre avec recul s'est rendu compte qu'il avait écrit un poème dramatique sur l'illusion des êtres humains, et sur les rapports entre la réalité (ou la vérité) et la fiction (ou le mensonge) et non seulement sur une illusion théâtrale, pour acteurs et spectateurs.

Aussi ce qui nous a le plus touché dans *L'illusion*, n'est pas le retour d'un autre magicien, après Prospero de *La Tempête*, d'une autre grotte-théâtre, d'un drame sur le théâtre ou du théâtre (nous avons pratiqué ce jeu extrême dès notre jeunesse et même si nous sommes encore attaché à son enchaînement d'émerveillements, la représentation de la comédie dans la comédie, le rapport théâtre-vie, fiction-réalité ne nous surprend plus). Non, dans *L'illusion*, nous avons été frappé essentiellement par cette métaphore de la vie de l'homme qui utilise le théâtre pour une démonstration poétique et bouleversante de la relativité des liens et des sentiments des protagonistes des scènes du monde où se joue l'aventure humaine. Par ce reflet de miroirs qui réfléchit éternellement la vie, qui pousse les acteurs à s'aimer, à se trahir, à mourir " comme au théâtre " ; par la glorification de nos contradictions et de nos incertitudes et du théâtre comme moyen de connaissance ultime de l'homme.

Tout le reste, le contexte historique, la légitimation du théâtre, le plaidoyer sur le théâtre, sur sa moralité, sont pour nous des thèmes et des accents secondaires eux aussi, peut-être, écrans illusoire pour attirer les plus ingénus, comme si dans *L'illusion* tout n'était que là. Car en définitive, *L'illusion* nous apparaît comme une oeuvre profonde, obscure, tragique, angoissante, pessimiste, même si elle est auréolée d'une sorte de légèreté poétique, d'une apparente douceur et même d'une ivresse de l'amour. Qu'est-ce que *L'illusion* sinon une passion d'amour, sinon une série continue d'histoires d'amour et d'identités qui s'enchaînent les unes dans les autres pour créer un univers de passions subtilement variées, écrites avec la plus suprême élégance de style, inventées à chaque page, et à chaque instant laissées toujours en suspens, dans une incertitude où semble se réfléchir une inquiétude invisible qui nous entoure et qui nous fait mieux reconnaître notre fragilité, au seuil du mystère de la vie. [...]

¹ Iridescence : qualité de ce qui possède des reflets irisés, de ce qui présente les couleurs de l'arc-en-ciel.